

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XXV

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XXV.

---

Le Titisee entrevu sous ses divers aspects. — Les méchants brochets. — Le vallon de l'Haslach. — Un tableau délicieux. — Le Schluchsee. — Une sainte auberge. — La gorge de la Schwarzach. — L'antique couvent de Saint-Blaise. — Splendeur et décadence. — Sa nouvelle église. — L'abbaye telle qu'elle est aujourd'hui. — Le bourg. — La cascade de Tusculum. — Le village le plus haut de l'Allemagne. — Panorama des Alpes au soleil couchant.

Lorsque j'arrivai hier sur les bords du Titisee, la nuit était superbe. Des milliers d'étoiles brillaient à travers un ciel d'un noir bleuté, réfléchissant leurs faces vacillantes dans l'obscur miroir du lac, dont le cadre montagneux dormait sous son voile nocturne ou s'éclairait d'une lumière douce, mystérieuse, qui donnait à ses bois l'aspect de forêts fantastiques. Une grande raie

d'ombre, dessinée par les collines voisines, derrière lesquelles la lune était cachée, le découpait en deux plaques d'acier diversement colorées, l'une, tranquille, mate, semblant tout à fait noire, l'autre, brillante, légèrement ridée, s'illuminant à la clarté des mille points enflammés dont la voûte céleste était saupoudrée. Pas une feuille ne bougeait ; un silence de mort régnait dans cette adorable solitude : je n'entendais que le clapotement des ondes contre les rives ou le gazouillement des cascates qui venaient mourir dans leur poétique tombeau. A l'extrémité septentrionale du lac, les vitres de l'auberge étincelaient comme des braises ardentes et paraissaient dans la nuit cent yeux de feu, perçant la profondeur de l'obscurité et contemplant, immobiles, l'étrange paysage environnant. C'était un tableau à la fois grandiose et bizarre.

Ce matin, alors que Phébus monte lentement à l'horizon et que ses tièdes rayons n'ont point encore éveillé le lac assoupi, je le cherche vainement sous sa chaude couverture de brouillard laiteux. On dirait que, craignant de refroidir ses eaux à la bise de la nuit, il s'est dérobé sous un épais capiton grisâtre et moutonné comme une mer de nuages. Autour de cette enveloppe imperméable noireit une guirlande de sapins, que le soleil n'a pas encore touchés de ses premiers feux et qui restent plongés dans la pénombre du crépuscule.

Tout est mystérieux dans ce lac, jusqu'à son nom lui-même. Le Titisee ! Qu'est ce titre, pour nous enfantin ? Que signifie-t-il ? Quelle fut son origine ? Autant de questions demeurées sans réponse. L'aimable fille de l'aubergiste n'est, cependant, point avare de son gracieux babillage : elle nous initie aux secrets de ses montagnes, de ses vallées, du beau lac devant lequel elle vient, chaque matin, nouer ses longs cheveux blonds. J'aprends ainsi que d'énormes brochets frétilent à travers

échantons  
niens, —  
e de la  
lendeur  
elle est  
— Le  
pes au

la nuit  
travers  
façes  
cadre  
s'éclair-  
t à ses  
le raie

son cristal et font une guerre acharnée à leurs frères moins forts. « Ils sont si méchants, dit la gentille enfant : ils mangent tous les petits poissons ! » Et ce reproche est accompagné d'une vilaine moue, qui trahit l'intérêt que la jeune fille porte aux chétives créatures destinées à périr sous la dent aigüe de ces brigands des eaux. Bon petit cœur, va !

Nous suivîmes la grand'route, qui contourne la rive méridionale du lac pour s'élever en pente douce sur le versant des collines, emmitoufflées sous de vieux et gigantesques sapins.

Une famille de pies bavardes nous précédait en éclaireurs. Nous les voyions sauter de branche en branche, s'arrêter si nous faisons halte, reprendre leur vol dès que nous nous mettions en marche, partout annonçant notre passage de leurs cris perçants et discords. Tout à coup, au premier lacet que la voie décrit, à travers une double muraille de verdure, le lac apparut dans toute sa splendeur. Le soleil, en course vers le zénith, avait dissipé le vêtement vaporeux qui le cachait à nos yeux ; quelques flocons nuageux voltigeaient encore au-dessus de sa face, unie comme la lame d'une épée et que l'on eût prise pour un énorme ovale de satin chatoyant, d'un bleu noirâtre, enserré dans une sombre ceinture de pins, y retraçant leurs profils en même temps que le bétail paissant sur la rive. Au delà, c'étaient des campagnes dorées, des bouquets d'arbres, de blanches maisonnettes, les noirs méandres de la Seebach ondulant entre les verts mamelons du Baerenthal, et, dans le fond du tableau, l'immense chaîne du Feldberg, qui élevait son dos nu et pelé au milieu de forêts opulentes.

Au sommet de la colline, nous abandonnâmes le chemin de Lenzkirch, afin de prendre la route du

Schluchsee, qui côtoie à quelques cents mètres de haut le monotone vallon de l'Haslach. Nous traversâmes Falkau, jetâmes un coup d'œil sur Altglashutte, ce hameau suspendu au versant du Baerhalde, et redescendîmes au fond de la vallée. Dès lors, nous avançâmes, tantôt à travers bois, tantôt à l'ombre de collines peu élevées, tantôt parmi de maigres pâturages où la tourbe et la bruyère régnaient en maîtresses absolues. Un grand étang, plus sombre encore que les lacs voisins, serviteur assidu des fabriques d'alentour, épanchait ses eaux sous les vannes de ses écluses ; c'était le plus beau décor de cette sauvage nature. Puis, une hétraie, que nous mimas peu de temps à traverser, s'entr'ouvrit subitement, dévoilant l'immense miroir d'acier du Schluchsee, enchâssé dans de sombres collines voilées de pins presque noirs. De quelque côté que je l'admirai, je le vis toujours charmant, toujours varié : ou son cadre sévère lui donnait un air imposant et sérieux ; ou les fines prairies, qui mouillaient leur tapis dans ses ondes satinées, y semaient les ris et la grâce ; ou ses pentes rosées sous leur duvet de bruyère fleurie le paraient d'une fraîche toilette de vierge, avec un coquet pavillon pour couronne d'oranger.

Le Schluchsee est le plus grand lac de la Forêt-Noire : il a près de quatre kilomètres de longueur, plus de 1000 mètres de largeur, 28 de profondeur, et resplendit à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Que de promenades délicieuses les poétiques amants peuvent faire sur ses ondes tranquilles, quand Phébé l'éclaire de ses teintes argentées ! Et que de joie pour le pêcheur qui, retirant sa ligne aussitôt qu'il l'a jetée, y voit suspendue, frétilante, une lotte, une perche, quelque anguille, quelque carpe, car le Schluchsee n'est point que le géant des lacs du Schwarzwald, c'en est aussi le plus poissonneux. Les mille ruisseaux qui y versent leurs

larmes neigeuses, emportent encore dans leurs courses vagabondes ces truites délicates que les abbés de Saint-Blaise prisaien tant au siècle dernier, et le vulgaire poisson blanc y folâtre en abondance, malgré la rapacité des brochets monstrueux qui le chassent avec une férocité sans égale.

Les eaux du Schluchsee auraient, au dire de la légende, une vertu miraculeuse, grâce au morceau de la vraie croix qu'y baigna le chevalier Conrad à son retour des croisades. Les sceptiques ajoutent peu foi, il est vrai, à cette divine puissance, mais ils ne s'y plongent pas moins voluptueusement, si bien que le nombre des baigneurs heureux de s'ébattre dans un aussi pur cristal augmente d'année en année. Le petit village de Schluchsee, juché à quelques mètres au-dessus du lac, leur sourit avec bienveillance et leur offre ses engins de pêche, ses barques de plaisance, ses promenades, ses points de vue superbes, ses chasses giboyeuses, son air pur, ses énormes forêts de conifères, dont les senteurs balsamiques nous caressent si agréablement le visage. Le moyen de résister à pareilles tentations? Il nous faut, cependant, passer. Adieu, carpes et brochets! Adieu, sentiers ombreux et repos mystérieux! Adieu, enchanteresses forêts, qui avez tressailli si souvent au bruit des baisers échangés à votre ombre! Adieu, vous tous que j'aime sans vous connaître! Le temps nous montre du doigt le chemin de la patrie : adieu, je vous quitte bien vite, mais je ne vous oublierai jamais!

La route ne cesse de courir au bord du lac; parfois, un tableau séducteur nous rive à quelque cap formant saillie dans sa nappe liquide et découvrant à nos yeux ahuris un décor féérique, dont une dentelle de feuillage adoucit l'éclatante lumière; où les vagues clapotent harmonieusement contre la berge et convient les chanteurs de la forêt à l'imiter : la fauvette répond à l'appel ;

ses notes suaves s'échappent de la ramée en ondes adorables. Il n'est point de concert comparable à celui de la nature. Il porte à l'âme, il émeut ! La plus savante composition n'est, souvent, qu'une œuvre que l'on admire sans réserve, mais devant laquelle on reste froid.

Une demi-heure nous suffit à gagner l'extrémité du lac, à l'endroit où la Schwarzach, sortie du Schluchsee, s'élançait dans le val auquel elle donne son nom. Ce lieu s'appelle « Seebruck », « le Pont du lac ». Un vaste et lourd bâtiment s'y élève. C'était jadis une dépendance de la puissante abbaye de Saint-Blaise ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une auberge ouverte à tout venant.

Notre voie escalade avec une sage lenteur le flanc des collines, peu soucieuse de gambader follement sous bois ainsi que le chemin escarpé qui court à Saint-Blaise par Blasiwald. Plus calme et mieux posée, elle rampe dignement à l'ombre de la forêt, à quelques cents pieds au-dessus du torrent. C'est l'une des routes les plus sauvages, les plus terribles de la Forêt-Noire. Si nous ne regardons qu'à notre droite, la voûte de pins, de hêtres ou de sorbiers, arrondie au-dessus de ses gracieux circuits, fait illusion ; mais tournons-nous le regard vers la gauche, le torrent mugit, blanc d'écume, dans son lit tortueux, et le versant oriental de la vallée, à peine tacheté de quelques arbustes rabougris, se lacère, se laboure, se hérissé de blocs de granit effilés et pointus. Il semble que la nature se soit plu à déchiqûeter ces rochers, avec l'habileté du maçon crépissant le ciment qu'il vient de jeter sur la muraille imprégnée d'humidité. Nous sentons les collines s'évanouir sous nos pieds et tomber de tout leur poids au fond de la gorge ; quelques échappées nous montrent les contreforts verdoyants des Alpes helvétiques. Pas un être humain n'anime ces solitudes ; de temps à autre un oiseau de proie fend l'air

de son cri lugubre et plane nonchalamment dans un ciel sans nuages.

Là où la route décrit une courbe vers la droite et abandonne le val de la Schwarzach, un chaos d'éboulis se précipite dans la rivière, — une ancienne moraine des temps préhistoriques où la Forêt-Noire avait encore ses glaciers ; à la cime d'un plateau aérien, une église ensoleillée scintille : c'est Hœchenschwand, le village le plus élevé de la contrée, quelques uns disent de toute l'Allemagne, et je suis tenté de les croire, puisqu'il perche à 1010 mètres de hauteur ; devant nous, une large crevasse, qui sillonne le paysage et dans laquelle nous nous enfonçons, l'Albthal, dont une sombre draperie de feuillage voile les flancs capricieux. De cette crevasse surgit tout à coup un globe d'or ; quelques pas encore, et nous découvrons une coupole étincelante ; ce sont ensuite les assises colossales d'une rose église ; puis, c'est un amas de bâtiments ; puis, c'est Saint-Blaise tout entier et les restes imposants de son antique abbaye. Saluez, touristes, historiens ou poètes, vous êtes en face de l'une des plus puissantes retraites des temps passés !

La naissance du célèbre cloître de Sanct-Blasien remonte au VIII<sup>me</sup> siècle. Ce n'était alors qu'une modeste cellule, perdue sur les bords de l'Alb et à laquelle sa situation valut le nom de « Albzell » (*zelle*, cellule). Elle avait eu, dit-on, pour fondateur et protecteur l'archevêque Chremfrin, de 739 à 748. En 858, le chevalier Sigmar, seigneur de l'Albgau, la donnait au prieuré de Rheingau, dont l'un des abbés, Wolf, y fit transporter les reliques de Saint-Blaise, auxquelles elle emprunta son nom. Un semblable présent accrut bien vite et son importance et sa renommée. Aussi, en 934, obtenait-elle le titre d'abbaye de la générosité de Conrad, évêque de Constance ; un an après, des transfuges de Rheinau,

fuyant l'invasion hongroise, grossissaient le nombre de ses moines, tout en y apportant leur savoir et leurs richesses. Vers la fin du X<sup>me</sup> siècle, Reifenbert de Seldenburen la dotait si généreusement que, fille reconnaissante, elle le proclamait son véritable père. A ces présents princiers vinrent bientôt s'ajouter ceux de l'empereur Othon, du chevalier de Kaltenbach, de Léopold d'Autriche et de bien d'autres encore. C'était, à cette époque, l'un des couvents les plus opulents de l'Europe chrétienne. Il brûla malheureusement en 1322, et la flamme dévora impitoyablement ses précieux manuscrits ainsi que ses innombrables collections. L'incendie ayant détruit leur retraite, les religieux se mirent courageusement à l'œuvre ; quelques mois suffirent à relever l'abbaye délabrée. Puis, heureux et tranquilles, ils s'appliquèrent avec un courage de bénédictins à l'étude des sciences et des langues. La postérité nous a transmis les noms de leurs plus brillants génies : Bernold, Otto, Bernhard, Gaspard Muller, cet enfant de Schoenau, qui mourut en 1541, après avoir écrit la vie de son saint patron ; Hergoss de Fribourg, l'historien des Hapsbourg, Martin II Gerbert, natif d'Horb, l'auteur d'écrits estimés et le chroniqueur de la Forêt-Noire, Neugart, Ussermann, Eichhorn... et tant d'autres. Leur science, comme leurs trésors, étaient connus de l'Europe entière, si bien que leurs protecteurs profitaient adroitement de leur opulence pour se faire grassement payer les services qu'ils leur rendaient. Ce furent d'abord les barons de Wehr, auxquels succéda la vaillante famille de Zaehringen ; Berthold V défunt, l'empire se déclara leur suzerain, mais un siècle s'était à peine écoulé que la puissante maison d'Autriche prenait et conservait l'abbaye sous sa garde. Ses défenseurs avaient été ses premiers détrousseurs ; d'autres suivirent leur exemple : les Suisses victorieux, qui lui imposèrent, en 1468, une contribution de 3000 florins, les paysans

révoltés, les Suédois vainqueurs, l'horrible guerre de Trente ans et l'impitoyable révolution française. Il fallait, d'ailleurs, que, dans ces siècles de trouble, elle subit tous les outrages : le feu l'avait mutilée une première fois, il la ravagea de nouveau, en 1745, avec une telle rage que son illustre abbé Martin Gerbert ne put la réédifier qu'en 1786. Il est vrai qu'elle n'avait guère souffert de la réforme : deux moines avaient seuls fuit son aile maternelle, mais les brebis égarées étaient aussitôt rentrées au bercail, et la croix que chacun peut voir encore dans la vallée, rappelle leur sincère repentir. Vint alors la paix de Presbourg, qui en fit présent à Bade ; puis, la terrible loi, qui, en la sécularisant, en expulsa les derniers pères. Cela se passait en 1805. Berthold Rottler, le quarante-huitième de ses abbés depuis le jour où Beringer d'Hoehenschwand avait été élevé à ce rang dans la seconde moitié du X<sup>me</sup> siècle, (934-976), et les moines qui lui restaient fidèles se retirèrent au monastère de Saint-Paul, dans la vallée de Lavenda, en Carinthie, où ils emportèrent avec eux leurs plus précieuses richesses, un saint sacrement d'une valeur de plus de 200,000 florins, une statuette de Saint-Blaise en argent massif, des manuscrits d'un prix inappréciable, et bien d'autres merveilles. Quelques religieux avaient, au surplus, devancé l'ordre d'expulsion et étaient entrés comme professeurs au lycée de Constance.

Quelle puissance que celle de cette colossale abbaye, qui avait le droit de justice sur trente-six paroisses, dont les abbés recevaient le grade de prélat mitré des mains de Boniface IX, le titre de princes de l'Empire de la piété de François I et de son épouse Marie-Thérèse, dont les moines portaient la crosse épiscopale et fondaient de riches couvents avec lesquels les rois devaient compter, tels que ceux de Mury, d'Engelberg, de Wibligen, de Donauworth, ... — de cette abbaye, qui enregistra le nom

de Berthold Schwarz parmi ses membres, à laquelle les universités de Fribourg, de Fulda, de Salzbourg, demandaient leurs maîtres les plus illustres, qui put citer au nombre de ses fidèles amis des papes, des empereurs, des comtes, et la princesse Mathilde, l'alliée fameuse de Grégoire VII, et le pape Urbain II, et les seigneurs de Rheinfelden, et la famille des Hapsbourg, et cent autres princes, — dont les biens étaient estimés à plus de 5,000,000 de florins lors de sa sécularisation, à une époque de trouble, où la propriété avait considérablement diminué de valeur.

Que les temps sont changés ! L'abbaye est toujours là, en partie ruinée, il est vrai, par le terrible incendie du 8 février 1874, réédifiée toutefois, rafraîchie, bruyante, vivante, débordant d'ouvriers, de métiers et de tapage. Et, cependant, l'immense édifice paraît froid, désert ! On croirait entrer dans un sépulchre glacé, bien que le soleil inonde ses murs et ses cours d'une chaleur vivifiante. C'est comme un corps sans âme, inerte dans son activité, immobile dans sa fiévreuse existence, silencieux dans son éternelle rumeur. Le poids des souvenirs pèse de toutes ses forces sur l'esprit du visiteur ; l'histoire glorieuse de plusieurs siècles passe devant lui, enchanteresse, fascinatrice ; il erre en imagination sous les voûtes des cloîtres, pénètre dans les cellules, se recueille sous le dôme du temple, tend l'oreille aux lugubres psalmodies des moines chantant matines, jusqu'au moment où, secouant le rêve qui l'obsède, il revient à la réalité et regarde tristement les innombrables bâtiments disséminés aux alentours.

L'étranger qui arrive à Saint-Blaise franchit d'abord la rivière, passe sous une haute porte et se trouve en présence de la belle église dont le globe étincelant a frappé son regard aussitôt qu'il dépassa les hauteurs d'Haeusern. Le feu l'avait ravagée, la générosité de ses

admirateurs et du gouvernement, je crois, la releva telle que l'avait érigée, en 1783, le grand abbé Martin Gerbert II, d'après les plans de l'architecte français Dixnard, qui s'était lui-même inspiré d'un monument païen, de l'immortel Panthéon. Goethe la déclarait, au commencement de ce siècle, l'une des plus belles églises de toute l'Allemagne. Elle a la forme d'une vaste rotonde, percée d'une double rangée de baies en plein cintre et surmontée d'un tambour, dans lequel s'ouvre un troisième rang de fenêtres. Des pilastres glissent entre chacune de celles-ci pour porter des vases sculptés. Sur ce tambour repose un dôme colossal de cuivre, couronné d'une mappemonde dorée où scintille la croix, emblème de la domination du Christ sur la terre. Le portique est dessiné par deux pavillons que réunit une galerie cintrée, sans fronton, appuyée sur six colonnes d'ordre dorique. — L'intérieur n'est point encore achevé : les échafaudages se dressent au milieu des décombres et les ais, s'entre-croisant dans le vide, coupent bêtement les lignes harmonieuses de l'édifice. On ne peut, toutefois, s'empêcher d'y admirer l'élévation effrayante ainsi que la prodigieuse légèreté de l'immense coupole, assise sur cette fragile ceinture de pierre que portent seize colonnes corinthiennes et quatre colonnes engagées, toutes élancées malgré leur taille. Les fenêtres supérieures sont garnies de rampes délicates ; les fenêtres inférieures forment, au contraire, d'étroites chapelles ouvrant sur une galerie circulaire, où quelques tombeaux vermoulus s'effritent aux pieds des murailles. Parmi ceux-ci, on distingue celui de Martin II, le créateur du temple, le quarante-sixième des abbés de Saint-Blaise. — Au delà de cette rotonde est l'église proprement dite. A peine terminée, elle ravit le regard par ses heureuses proportions autant que par son élégante fraîcheur. C'est un rectangle

allongé, où courent d'un bout à l'autre une nef romane et des galeries latérales superposées, dont les délicates colonnes ioniennes supportent le vaisseau du milieu, tandis que leurs couvertures planes reposent directement sur les murs du temple.

Si, au sortir de ce monument, nous jetons les yeux sur les ruines de l'antique abbaye, il ne nous faudra pas longtemps pour en reconstruire le plan d'ensemble, et nous reconnaitrons sur-le-champ que l'église s'élevait au centre d'une des faces d'un énorme quadrilatère. Les corps de bâtiments placés à sa droite, pour celui qui en regarde l'entrée, existent encore. Leur masse monstrueuse témoigne les dimensions imposantes de la somptueuse abbaye. Ce sont d'énormes constructions à deux étages, trouées de baies étroites, crépies à la chaux jaune ou rouge. Leur façade principale regarde l'Orient ; elle est d'un mauvais style Renaissance, monotone dans sa méchante symétrie et n'ayant, pour relever cette monotonie, que de beaux grillages en fer forgé, enchevêtrés devant ses fenêtres. Mais, à l'ombre de ses murs, c'est en vain que l'on chercherait la pieuse population qui les animait jadis. Là où les savants bénédictins se réunissaient pour discuter les questions scientifiques les plus ardues, les machines soufflent et ronflent ; dans ce vaste et austère réfectoire où les moines s'échangeaient afin de lire la parole de Dieu durant le modeste repas de leurs frères, les navettes sifflent et les métiers bavardent ; dans ces cellules où les doctes religieux se livraient à leurs remarquables travaux, de pauvres familles grouillent et jabotent ; dans ces interminables couloirs, autrefois pleins de calme et de recueillement, troublés seulement par le pas lent de l'abbé qui regagnait sa prison, les enfants jouent et rient, insoucians de la sainteté du lieu qu'ils profanent ! Mais pourquoi ces regrets superflus ? Voya-

geurs égoïtes, nous nous rappelons le temps où ces murs abritaient tout un monde, dont le souvenir émeut encore nos âmes. Et cette fabrique nous laisse froids comme le marbre ! Le vacarme de ses monstres de fer, le babil de ses fuseaux nous trouvent indifférents et calmes : nous regardons, nous ne sentons pas ! C'est que, de cette bruyante confusion, pas une idée ne surgit. Le fil suit la voie que lui trace le métier ; la trame avance au gré de l'appareil ; l'étoffe s'enroule mécaniquement. Voilà tout ! — Que dis-je ? Le poète pleure, l'indigent sourit ! Six cents ouvriers n'y trouvent-ils point leur pain quotidien ? Pouvons-nous encore, esprits volages, arroser le passé de nos larmes, quand le présent vient à nous sous les traits bénis de la bienfaisance et de l'humanité.

Ainsi nous apparut l'antique abbaye, magnifique sous ses ruines croulantes, imposante par ses souvenirs, grandiose au milieu de ses débris. Quelle opulence, quelle gloire emportées en un jour au souffle de la révolution triomphante, comme la poussière légère à l'haleine du zéphyr ! La tempête a passé : dix siècles de puissance et de renommée n'ont pu lui résister, et les moines orgueilleux ont pris piteusement le chemin de l'exil. Leurs richesses égalaient alors leur pouvoir, mais la fortune s'évanouit avec l'autorité. On vendit leur domaine comme une vulgaire mesure, et ce palais splendide, digne d'un empereur ou d'un roi, échut à quelque fabricant d'armes, qui le paya 25.000 florins, à peine la valeur de ses écuries ou de ses étables. Cependant, l'ignominie n'était point à son comble ! Dans ces murs où la parole de Dieu prêchait la concorde et la charité, le canon fit entendre sa voix tonnante et Bodmer, le célèbre mécanicien zurichois, y fondait, en 1813, le premier monstre qui se chargea par la culasse. Les messieurs Kraft-Grether acquirent ensuite le couvent 100,000 florins pour y établir leur filature ; ce sont

encore les propriétaires actuels de la plus grande partie du vieux cloître.

Saint-Blaise repose à 753 mètres de hauteur, dans l'étroite et pittoresque vallée de l'Alb, au milieu de montagnes vêtues de forêts épaisses. Il a 1100 âmes environ, porte le titre de *Markflecken* ou de bourg, et forme le centre d'un canton riche de 17 communes et de 13.000 habitants. Son industrielle population vit toute entière de son importante filature ou de ses mines de nickel, dont la fonderie est voisine du couvent. Les touristes ainsi que les amateurs des cures d'air l'aiment tout particulièrement. Indépendamment de l'image et du souvenir de la grande abbaye, ils y trouvent une installation confortable chez les frères Ellensohn, qui, aussi respectueux envers le lieu où ils se sont établis que jaloux de la gloire de ses anciens maîtres, ont voulu que, par l'excellente tenue de leur hôtel, Sanct-Blasien resplendit d'un nouvel éclat, — une rivière où les truites pullulent, des chasses giboyeuses, un paysage ravissant, des promenades délicieuses, soit dans la sauvage vallée du Bernau, soit sur les rives de l'Alb torrentueuse, soit dans les forêts mystérieuses de Blasiwald, soit sur les hauteurs féeriques d'Höchenschwand.

Prenons cette dernière voie; elle va nous conduire au pays des merveilles.

Tandis que nous redescendons la grand'route de la vallée, un sentier nous convie à rendre hommage à la sauvage beauté de la rivière. Ses flots écument, mugissent entre de noirs rochers, s'élançant en deux bonds dans un gouffre tapageur : c'est la cascade de Tusculum, au milieu de laquelle tremblotent de légers arcs-en-ciel.

Le sentier poursuit son cours auprès du torrent ami; des jeunes filles, assises sur des bancs rustiques ou

dissimulées derrière les agrestes parois de pavillons d'écorces, brodent et bavardent ; deux amoureux roucoulent des serments d'amour, sous l'œil indulgent d'une grosse maman, toute aux difficultés de son tricot rétif ; des enfants se roulent et s'ébattent sur un lambeau de prairie, tombé là, comme au hasard, parmi l'épaisseur des bois.

Nous rejoignons la grand'route auprès de la fontaine de Saint-Blaise, une source couronnée de pieux évêque, dont les eaux, si elles ne sont miraculeuses, ont au moins le mérite de la glaciale limpidité. C'est alors une pimpante maisonnette, enguirlandée de fleurs et de feuillage, le pèlerinage journalier des buveurs de lait. Puis, la route s'élève en pente douce vers Haeusern. Elle s'arrête, toutefois, avant d'atteindre le hameau, se détache de la voie de la Schwarzach et grimpe vers la droite, à travers la forêt qui tapisse les hauteurs d'Höchenschwand. De ce point, une demi-heure suffit à gagner le village aérien. Et le chemin est aisé, car l'espoir nous donne des ailes. Il n'est pas si petit nuage qui tache l'azur du ciel ; Eole, endormi dans son antre rocheux, n'a point respiré de la journée : nous jouirons, dans toute sa merveilleuse beauté, de l'incomparable panorama des Alpes.

Je n'ai point franchi le seuil de l'hôtel, que j'en gravis précipitamment les deux étages, m'élance sur le belvédère....

Les voilà donc ces Alpes magnifiques ! Elle se dressent devant nous comme une armée de géants orgueilleux, dont les ans ont blanchi la tête et qui dominent de leur taille imposante les pygmées étendus à leurs pieds. Le soleil continue lentement sa course vers les montagnes de France ; ce n'est déjà plus qu'un disque de feu, dont la flamme rougeâtre embrase l'horizon à l'Occident ; le tableau augmente de grâce, de splendeur, de majesté.

A nos pieds est Höchenschwand, avec ses rustiques maisonnettes, son incommensurable plateau ; puis, ce sont de fertiles campagnes, se déroulant joyeusement en longues écharpes de blonds épis, de vertes prairies ou de jaune luzerne ; et, au delà de ces champs, les premières montagnes de la Suisse, d'un bleu presque noir, zébrées de minces bandes verdâtres, qui donnent à leur vêtement de forêts ou de prés l'aspect d'un riche manteau de velours lamé de satin ; une gaze azurée tamise l'éclat des rayons mourant sur leurs croupes, dont elle harmonise les teintes en les fondant dans un même bain d'éther. Parmi ces monts merveilleux, je vois le Rigi s'élever lentement du lac de Lucerne, s'escarper tout à coup et redescendre brusquement dans le canton de Schwyz ; à sa droite, le noir Pilate découpe ses sombres aiguilles sur les flancs immaculés du Ritlihorn, pendant, qu'entre leurs masses, l'Aar serpente et miroite dans son poétique vallon. Par delà cet océan de verdure, dont les montagnes sont les vagues, les vallées, les sillons, court un long bandeau de vapeur, gris-de-perle d'abord, s'échauffant ensuite, se colorant, s'enflammant aux flèches éclatantes de Phébus, s'illuminant de tons chauds et violets d'une incomparable beauté. De ce bandeau surgit la chaîne neigeuse des Alpes. Ce n'est point lui qui paraît flotter dans le vide, ce sont elles qui semblent s'y plonger avec volupté, émergeant de temps à autre leurs têtes d'argent des ondes légères dans lesquelles nous les voyons enfoncées. C'est la masse glacée du Toedi, ce sont les cônes virginaux du Scheehorn et du Dussistock, ce sont les cimes jumelles de la grande et de la petite Windgelle, c'est l'Urirothstock et sa chaîne éblouissante, c'est le Fleckenhorn à la pointe dénudée, c'est le Titlis et la blanche aigrette du Sustenhorn qui le surmonte, c'est le Ritlihorn, c'est le massif géant du Finsteraarhorn, dont les cinq cimes

s'élançant dans les nues comme un neigeux bouquet, ce sont les incomparables glaciers de Grindewald, c'est l'Eiger qui est noir, c'est le Moine qui est blanc, c'est la Jungfrau, la pucelle domptée, c'est une arête de pics confus, ensevelis dans une opaque vapeur, c'est le Blumlisalp, c'est.... Mais le brouillard étend sur les cimes de l'Occident son impénétrable linceul. L'œil cherche vainement à en sonder la trame humide; impuissant, il revient sur ses pas, car il ne sait assez admirer le féerique diadème le long duquel il se promène. Il s'arrête à chacun de ses joyaux, que la pourpre de l'astre couchant voile de teintes roses, tandis que leurs pointes audacieuses projettent sur les crêtes voisines une ombre si tendre qu'on la prendrait pour une poussière de perles broyées; quelques-uns, sombres et noirs, ont rejeté leur blanc manteau de leurs épaules décharnées, afin de se détacher nettement des glaciers environnants ou de la voûte céleste. C'est merveilleux, c'est magique! Le ciel lui-même semble vouloir rehausser la magnificence de ce sublime spectacle par la diversité et la finesse de ses tons: il est d'un bleu aussi délicat que le myosotis; une pointe de rouge le raye d'un long ruban violet; puis, il passe à l'orange; puis, au jaune d'or, zébrure qui s'abîme dans l'immensité de l'azur. Et ses teintes s'affaiblissent, se noyent au fur et à mesure que le soleil s'enfonce dans sa couche profonde. Tantôt, le large bandeau de brouillard, remontant des vallées, s'étend sur quelque montagne, qu'il enveloppe de son tissu vaporeux; tantôt, il crève pour découvrir un pic inconnu jusqu'alors, et, selon qu'il s'épaissit ou s'entr'ouvre, les géants se révèlent et s'animent, s'assombrissent et disparaissent. Alors le paysage entier s'obscurcit peu à peu; les glaciers, mourant à l'horizon, se confondent avec lui; le ciel décoloré grisonne; quelques roses flocons flottent dans l'atmosphère; Apollon se cache derrière les

montagnes de l'Occident; tout s'évanouit: l'enchantement est terminé !

LETTRE XXVI

puquet, ce  
ald, c'est  
anc, c'est  
te de pics  
c'est le  
d sur les  
ul. L'œil  
humide;  
sais assez  
romène.  
ourpre de  
que leurs  
voisines  
pour une  
ombres et  
s'épaules  
s glaciers  
reilleux.  
vouloir  
acle par  
leu aussi  
raye d'un  
au jaune  
l'azur. Et  
mesure  
Tantôt,  
vallées,  
pe de son  
ir un piè  
s'entr'ou-  
rissent et  
eût peu à  
enfondent  
es flocons  
rière les